

ficile de nous rencontrer sans éveiller l'attention; tandis que, de Fraicheval, j'abordai aisément cette maison isolée sans être vu de personne.

— C'est vrai. Faudrait-il donc ne plus nous voir?

— Oh! ça, jamais! protesta Maurice avec énergie. Je vous aime trop, Denise, pour consentir à vous perdre de vue. . . je vous aime trop pour renoncer à vous. Puisque je ne peux plus compter sur la dot que mon père aurait pu me donner, je vais travailler pour être à même de vous offrir bientôt mon nom.

— Comment trouverez-vous à Liverdon le moyen de vous créer une situation lucrative? Il n'y a rien à faire dans ce trou, comme vous dites.

— Pourtant, d'autres ont réussi à y gagner leur vie. J'essaierai. Comprenez donc, Denise, que ce serait atroce pour moi de m'éloigner d'ici. . . alors que vous êtes parvenue à y revenir, à vous y cacher.

— Ah! ne parlez pas de cette folie, de ce coup d'audace! Je frémis à la pensée que notre présence pourrait être découverte. . .

— Bah! Personne ne songe à vous chercher dans cette maison isolée et abandonnée.

— Quel coup de théâtre, si notre retraite était découverte! et quel désastre!

— Allons, n'y pensons pas, et espérons que l'avenir nous dédommagera de nos peines, de nos épreuves présentes. Pourvu que vous consentiez à m'attendre, Denise, tout le reste m'est égal, car j'ai foi que tôt ou tard je serai en mesure d'assurer votre bonheur.

— En attendant, mon ami, soyez prudent. . . Voyons, il faut partir. Surtout, qu'on ne nous voie pas sortir d'ici. . . Au revoir! A bientôt!

Maurice baisa longuement, pieuse-

ment, les mains que lui tendait la jeune fille, et, entrebâillant la porte, se jeta dans la nuit.

## II

Maître Eusébe Lardy, l'unique notaire de Liverdon, était un homme de trente-cinq ans, à la tournure élégante, moustache et cheveux blonds, physionomie fine et distinguée.

Enfant du pays, il avait jadis été clerc dans son étude au temps où la gérance son prédécesseur; mais celui-ci n'ayant pas de fille à lui colloquer, Eusébe était encore célibataire.

L'idée de se marier ne lui répugnait pas. C'était l'occasion qui lui avait manqué jusqu'à présent. On prétendait bien qu'il avait jeté un jour son dévolu sur Mlle Marthe Corbières. Mais on dit tant de choses dans les petites villes. En tous cas, ayant tardé à se déclarer, il n'avait plus envie de le faire maintenant que M. Corbières était ruiné.

Le digne officier ministériel était occupé ce matin-là à dépouiller son courrier dans son cabinet de travail, lorsqu'on lui annonça la visite de M. Valentin Corbières et de Mme Sophie Corbières, son épouse.

Il donna ordre de les introduire aussitôt et, avec sa bonne grâce habituelle, s'enquit de l'objet de leur démarche.

— Mon cher maître, commença M. Valentin Corbières, vous nous voyez fort embarrassés et fort ennuyés: il nous est impossible de trouver dans Liverdon un logement convenable pour nous.

— Parbleu! C'était à prévoir, il n'y a que des maisons de paysans, qui ne sont d'ailleurs pas libres; et les quelques maisons bourgeoises qui existent sont habitées par leurs propriétaires.